

L'actualité illustrée



LA GUERRE CIVILE EN ESPAGNE
Miliciens au repos.



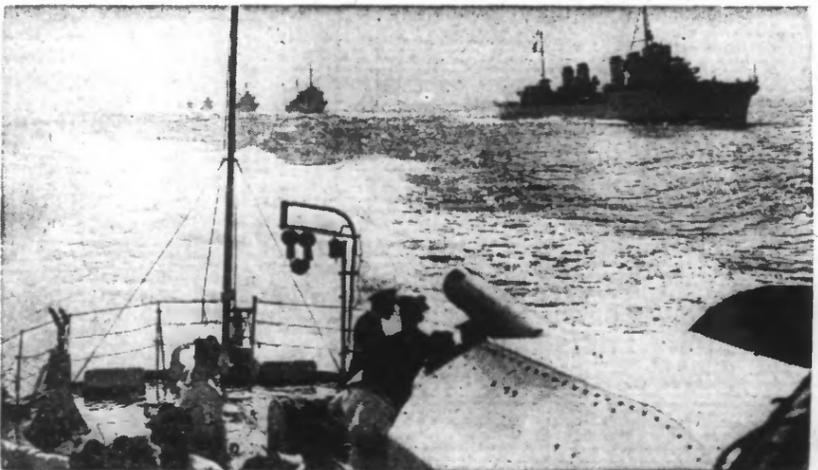
Au cours d'une fête organisée à Budapest, des danseurs hongrois, vêtus de leurs brillants costumes nationaux, exécutent des czardas étourdissantes sur une patinoire.



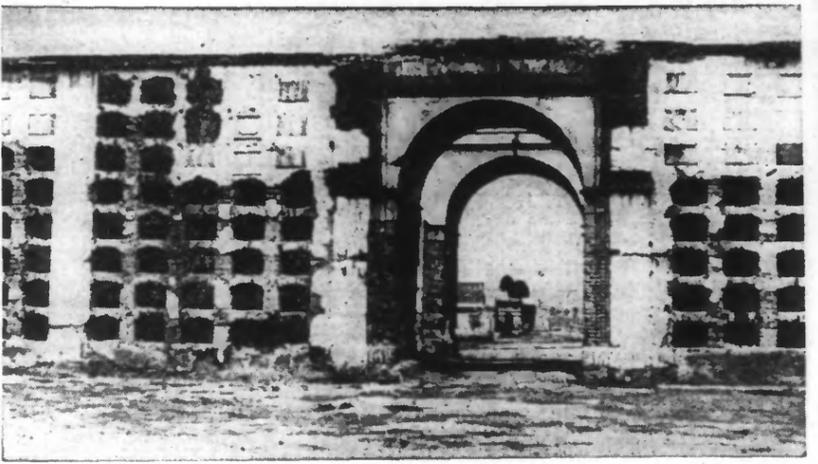
Robe du soir en taffetas blanc, jaquette en satin ciré noir, avec manches gigot et garniture de fleurs blanches sur le devant.



Sur les pentes neigeuses de Chamonix, les fervents des sports d'hiver remarquent ces deux skieurs dont la différence de... gabarit fait leur joie.



Le départ de l'escadre française pour les grandes manœuvres navales de la Méditerranée.



CIMETIERE MEXICAIN
Cette nécropole mexicaine n'est composée que d'un grand mur, dans lequel sont creusées des niches qui contiennent les corps. Ceux-ci y restent tant que la concession est payée.



Comment on apprend aux bombardiers allemands à repérer le moment où ils devront déclencher la chute de leurs engins : Une carte sur laquelle est indiqué l'endroit où la bombe doit tomber pendant que les élèves regardent à travers des sortes de lunettes placées au-dessus.

* Feuilleton du « Journal de Roubaix » du mardi 19 janvier 1937. — N° 58.

LA JEUNE FILLE A LA ROSE



gaston.ch
RICHARD

Paul Guillaume, en entendant Wilbur s'exprimer de la sorte, avait pris, à son insu, un visage si douloureux, une attitude si révélatrice que le vieil homme eut, brusquement, la présence d'un malheur.

— Pouvez-vous me donner ces plans ? ajouta-t-il néanmoins.

— Non, Monsieur Forcé ! soupira Paul.

— Non ? Vous ne pouvez pas me les rendre ? Ils ne sont plus ici ? Vous les avez mis en sûreté ailleurs ? C'est bien cela que vous voulez dire, n'est-ce pas ? interrogea Wilbur sur un ton qui dénotait une profonde angoisse.

— Non... Monsieur Forcé... répondit Paul.

— Alors, dit le vieil homme, frémillant.

— On me les a volés... acheva Paul.

— Volés ? les plans du Kid ? On vous les a volés ?

Le cri était sorti de la poitrine de Wilbur avec un tel accent de désespoir que Paul tendit vers lui des mains suppléantes... Il avait les yeux cernés, sévères, et ses lèvres blanches tremblaient.

— Qui vous a volés ? Le savez-vous ? gronda Wilbur en frappant du pied.

— Ne m'interrogez pas ! demanda Paul. Je ne pourrais pas vous répondre.

— Vous ne pouvez pas, vous ne voulez pas me le dire, à moi, qui vous a volé ces plans ? cria Wilbur en crispant les poings et sans tenir compte de la prière du jeune homme.

— Je ne puis vous le dire... Mais je puis vous affirmer que je veux réparer le vol commis à votre endroit... Je puis, en quelques jours, réaliser une somme de trois millions et vous la remettre... Le masque de Wilbur était devenu d'une rigidité de pierre. Ses yeux, immobiles comme les yeux des grands félins irrités, flambaient d'un éclat phosphorescent dans ses orbites caves.

— Je m'explique mal à la fois ce vol, votre silence et l'offre que vous me faites... Et j'ai peur, pour vous, de comprendre ce qui s'est passé, dit-il enfin, avec un long soupir.

— Je vous en prie ! dit Paul d'un accent si douloureux que Wilbur s'adoucit un peu... Ne cherchez pas à me faire parler. Acceptez ce que je vous offre... en indemnité, sans préjudice de ce que vous pourriez obtenir plus tard... car je m'y emploierai de toutes mes forces... Prenez cet argent... et laissez-moi agir... Je ne vous en demanderai même pas un sou.

Cette dernière phrase fit sursauter Wilbur. En un instant, son émotion fit place à la colère. Il eut un grand soupir

et haussa les épaules.

— Je ne veux pas de votre argent, dit-il... Je veux mes plans... Et si vous ne pouvez me les remettre, je veux savoir où les aller rechercher... Vous savez où ils sont et je crois que ce n'est pas difficile à deviner !

— Monsieur Forcé, supplia Paul.

— Vous les avez livrés à votre père ! acheva Wilbur... à moins qu'il ne les ait volés dans votre merveilleux coffre-fort... souligna-t-il avec un accent de furieuse ironie. Ce coffre-fort qui, selon vous, défilait les plus habiles cambrioleurs... Allons, mon garçon, votre histoire ne tient pas debout... La vérité ?

— Je vous jure que je dis la vérité, toute la vérité, gémit Paul. Un instant d'oubli a causé mon malheur... Ecoutez-moi, je vous en supplie, prétez-moi un quart d'heure d'attention et vous saurez tout.

— Eh ! parlez donc ! dit Wilbur avec un geste d'impatience.

Il s'assit brusquement, s'adossa, croisa les bras et, crispé, tendu, la lèvre amère, un sourire d'ironie et de méfiance géant tout les traits de son visage, il attendit.

Paul, le front empourpré, la tête basse, parla. Il dit son naïf amour pour Jenny, puis sa passion de plus en plus impérieuse, la fureur navrée de Flor d'Hella, sa tentative de vol, la confiscation des plans du Kid et des projets en cours d'études par le baron Guillaume... Sans donner aucun signe d'impatience, Wilbur écoutait le récit du jeune homme. Parfois, un petit rire sec fusait entre ses lèvres convulsivement serrées. Quand son hôte eut achevé sa douloureuse confession, il se leva, regarda profondément Paul Guillaume et, sans mot dire, marcha de long en large dans la vaste pièce, une main derrière son dos, l'autre étreignant son menton. Il semblait plongé dans des réflexions pénibles et soupirait fortement de temps à autre. Enfin il dit, en regardant Paul, qui, silencieux, accablé le rouge de la honte au front, avait allumé une cigarette et la laissait brûler entre ses doigts sans aucunement penser à fumer.

— Tout cela, évidemment, est bien

combiné... très bien combiné. Trop bien, même... Et vous avez un joli talent de comédien... Mais, Monsieur, tout cela est un peu gros pour moi, et je suis payé pour me mêler de... de ceux qui portent le nom du baron Guillaume.

— Vous ne me croyez pas ? demanda Paul, dont la rougeur ardente fit place à une lividité spectrale. Vous ne me croyez pas !... J'ai heureusement les moyens de faire la preuve de ce que j'avance...

— Ouais ! fit Wilbur...

Paul étendit la main avec une sombre solennité.

— Monsieur Forcé, dit-il, je vous jure, sur la mémoire sacrée de ma mère, que j'ai dit la vérité.

Wilbur Forcé parut ébranlé, un instant, par cette force de vérité qui était en Paul.

— Prouvez-le moi ! dit-il bourrument. Je dois vous dire que je refuse d'ajouter foi aux témoignages de Mme d'Hella et de votre valet de chambre. Ils sont suspects... Je m'inclinerai devant celui de M. Dignolle, et pareillement devant la parole de l'inspecteur Jardin. Même... ah... Mme d'Hella me donne à lire la lettre que vous dites lui avoir envoyée. Je m'inclinerai encore !

— Je vous remercie ! dit Paul.

Il s'approcha de sa table, décrocha le récepteur du téléphone, l'approcha de ses lèvres blêmes.

— Allo ! dit-il... Donnez-moi Elysée... les cinq séries... compris ? Merci, Mademoiselle.

Il attendit, debout, Wilbur, malgré lui, s'était rapproché et attendait.

— Allo ! dit tout à coup Paul... Allo ! La Sécurité générale. Ici, Paul Guillaume. Oui... Pouvez-vous me donner... M. Dignolle... Allo !... Partez en mission ?... Comment ? On l'a emporté au Japon ? C'est bien... je vous remercie... Oui... fini... Mademoiselle.

— Si j'ai bien compris, fit Wilbur avec ironie, pendant que Paul, très abattu, raccrochait le récepteur, vos... amis de la police sont absents ?

— Oui, Monsieur Forcé, répondit le jeune homme. Dignolle est parti brus-

quement, hier soir, pour une mission secrète, et l'inspecteur Jardin vient d'être envoyé au Japon pour prendre livraison d'un criminel extradé...

— C'était à prévoir, fit Wilbur avec un rire éterné... Je parie que Mme d'Hella est, elle aussi, partie en voyage. Sonnez-la donc, voulez-vous ?

La danseuse, demandée, ne répondit pas. La sonnerie, dans son appartement, résonnait sans faire accourir l'une quelconque de ses domestiques à l'appareil. Et la surveillante du téléphone, appelée, déclara que Mme d'Hella avait prévenu qu'elle quittait Paris pour un voyage de six ou huit semaines...

— J'ai gagné mon pari ! dit Wilbur.

— Vous ne croyez pas en ma parole ? demanda Paul Guillaume.

Wilbur, sans répondre, haussa les épaules.

Le jeune homme se tordit les mains dans un geste d'impulsance.

— Comment vous convaincre ? dit-il enfin d'une voix blanche, basse, brisée. Je vous ai dit ce que je sais... Je ne sais rien de plus... Les plans du Kid sont au pouvoir de mon père... Il y a trois jours, j'ai eu avec lui, à ce sujet, une discussion terrible, passionnée, affreuse... Je l'ai sommé de me restituer ces plans. Il a refusé de me les rendre. Il est, je le sais, tout disposé à vous verser une certaine somme sur simple réquisition verbale. Voulez-vous deux ou trois millions ? On vous les avancera tout de suite... J'y ajouterai, de mon côté, ce que je vous ai offert... Vous prendrez possession de cet hôtel, si vous le voulez... Vous aurez, à Gergovie, un splendide laboratoire de travail...

Il essaya, avec un pauvre sourire, de réchauffer la colère de l'ingénieur.

— Vous n'êtes pas de force, jeune homme, dit enfin Wilbur. Tout cela est censé de fil blanc... Et si j'acceptais vos offres, que de gorges chaudes ne feriez-vous pas sur mon compte, ce soir, à la table de votre père, entre la poire et le fromage...

— Prenez du moins ce qui m'appartient... ce que, tout de suite, je vous ai offert... gémit Paul.

— Alors, tout cela sans reçu, de la

main à la main, n'est-ce pas ? dit Wilbur d'une voix aigre et affûtée.

— Oui ! répondit le jeune homme.

— Petite canaille ! gronda Wilbur entre ses dents serrées. Tu es digne de ton père ! Canailles ! tous deux, vous êtes des canailles !

— Canaille ! répéta Paul en se redressant, hagard.

— Oui ! canaille ! dit l'inventeur avec rage. Tel père, tel fils... Requin, l'un et l'autre ! Tu crois que je vais tomber dans ton panneau. Tu m'offres des millions sans même exiger un reçu ! Belle âme ! va ! Un reçu, signé de moi, ce serait la preuve de ton vol, hein ? Je pourrais démontrer, par l'existence de ce reçu, que l'on m'a payé des millions pour les papiers que, probablement, on m'avait volés ! Tandis que sans reçu, l'argent compté au home, dans le silence du cabinet, en liasses de billets de mille francs, on serait bien tranquille, n'est-ce pas ? Ah ! tu es bien le digne fils de ton père... mon jeune ami !

Il eut un geste farouche devant la protestation indignée qui flambait aux yeux du fils du baron.

— Taisez-vous ! dit-il durement. N'ajoutez pas un mot, je ne vous croirais pas... Et j'avais confiance en vous... Je me disais qu'avec ces yeux-là on ne pouvait pas mentir. Vous m'avez bien trompé... C'est facile d'ailleurs... Malgré les leçons de la vie, je demeure un vieil idéaliste, un jobard incorrigible, prêt à tomber dans tous les pièges tendus à ma naïveté imbécille... Je crois en la bonne foi d'autrui, en l'honnêteté de mes semblables... Je dis et je crois ce que je pense... Je crois aussi, hélas ! ce qu'on me dit... Et j'écope toujours... Et je me fais duper, voler, moquer ! Et je prête le flanc à toutes les manœuvres tendues contre moi ! Et je suis une vieille bête, incapable de me défendre contre toutes les trahisons, contre toutes les vilénies. Et je demeure incorruptiblement fidèle et pur à ma foi intégrale... J'ai les mains propres... moi... Ce n'est pas une belle victoire que vous avez remportée là, jeune homme. Ce n'est pas une victoire honorable. C'est une lâcheté et une vilaine action. Une lâcheté et une vilaine

action bien inutile d'ailleurs, car j'ai retrouvé hier, dans mes papiers, un dessin qui manque au dossier. Donc, les plans du Kid sont incomplets. Il y manque cette pièce importante dont le rôle spécial ainsi que la forme inusitée font un secret double. Et son absence rend le Kid inutilisable. Cette fois, mon étourderie m'a servi au lieu de me nuire. Enfin, mes plans sont déposés en Amérique et brevetés...

Il s'arrêta. Un sourire naissait sur ses lèvres pâles et sévères de Paul Guillaume.

— Pourquoi riez-vous ? dit Wilbur durement.

— Parce que, cette fois enfin, vous ne serez pas déçu par mon père, comme vous le fûtes jadis... J'en suis heureux, Monsieur Forcé... Votre distraction providentielle... ou votre prévoyance, la précaution que vous avez prise de faire breveter votre invention garantissent votre bien...

— Et vous allez vous empresser d'informer votre père de cette malheureuse éventualité ? dit le vieil homme. Allons, ne fîtes pas... Je lis en vous, maintenant, comme dans un livre...

Il haussa les épaules et prit son chapeau, puis se leva.

— Adieu, Monsieur Paul Guillaume ! dit-il. J'avais mieux aguré de vous, je vous le jure. Et même, cela me fait un peu de peine d'avoir à vous mésestimer. Mais j'ai appris à mes dépens à n'avoir plus, maintenant, que mépris pour vous. Sans laisser à Paul le temps de lui répondre, il gagna la porte... et là, prêt à sortir, il se retourna.

Paul Guillaume le suivait des yeux. Le visage pâle du jeune homme avait revêtu une fermeté et une majesté singulières. Le tête haute, le regard très droit, appuyé d'une main à sa table de travail, il demeurait immobile et muet. Il échangeait un regard...

Wilbur, hésitant, eut un mouvement comme pour revenir en arrière, puis, haussant les épaules, il ouvrit la porte, en franchit le seuil, et tira le battant derrière lui.